

10. Saverne

Dès l'Antiquité, les hommes ont su profiter de ce passage rétréci, étranglé, où les Vosges se réduisent à un saut abrupt. Les romains l'ont naturellement inclus dans leur système de communications.

Pour surveiller le passage, il faut un fort ; pour assurer les services, il manque les relais, car la côte de Saverne est fort rude.

Ainsi naît, au pied de la côte, au débouché de la Zorn dans la plaine, une petite ville fortifiée, groupée autour de trois relais, trois auberges : Très Tabernae, Saverne.

Aux époques carolingiennes, l'importance de Saverne est capitale ; la ville est alors propriété de l'évêché de Metz, avant d'échoir aux nouveaux ducs de Souabe et d'Alsace, les Hohenstaufen.

Au 13^{ème} siècle, la ville est donnée à l'évêché de Strasbourg. En 1417, l'évêque Guillaume de Diest se brouille avec le Magistrat de Strasbourg, qui a depuis longtemps échappé à sa tutelle, et vient s'installer avec l'administration épiscopale dans la ville. Il s'en est fallu peut-être de peu que Strasbourg perde son rang et que l'évêque d'Alsace soit évêque de Saverne, d'autant plus qu'un siècle après la cathédrale elle-même est confisquée par la ville passée à la réforme et vouée au culte protestant ! Quoi qu'il en soit, Saverne devint par ce fait capitale du domaine épiscopal, qui s'étendait jusque vers Thann au sud et en pays de Bade.

La ville s'agrandit alors considérablement. Les évêques furent de grands bâtisseurs et la dotèrent de beaux monuments ; notons particulièrement l'agrandissement des châteaux et de l'église paroissiale, par Guillaume de Diest (1394-1439), le comte palatin Robert de Bavière (1440-1478) et son successeur Albert de Bavière (1479-1506).

En 1444, les Armagnac du dauphin Louis épargnent Saverne, mais en 1525, éclate la guerre des paysans. Ceux-ci se réfugient à Saverne ; conscients de leur infériorité en nombre et en équipement et trompés par les promesses qui leur ont été faites, ils décident de se rendre, et à peine ont ils quitté la ville que les soldats du duc Antoine de Lorraine, malgré, dit-on, son ordre de les laisser aller, les massacrent. 20 000 rustauds périssent en ce jour. Une effroyable boucherie, qui répond à celles commises par les paysans révoltés dans toute la région.

La guerre de Trente ans allait gravement toucher la ville, du fait justement de sa position sur la route devenue stratégique du col.

Les Pandours du baron de Trenck mirent la ville au pillage et laissèrent un tel mauvais souvenir dans la région qu'on qualifiait de pandour toute personne brutale, violente ou sans éducation. "Wilder pandur"...

En 1634, la ville s'était pourtant placée sous protection française. Pourtant, les traités de Westphalie laissèrent à l'empire l'évêché de Strasbourg, avec Saverne. Le roi de France y laissa néanmoins une garnison et se réserva le privilège de faire passer ses troupes sur son territoire. Il fallut attendre encore trente-deux ans pour que la ville devienne française.

Les princes-cardinaux de Rohan installèrent ici leur cour, bien que la cathédrale et la ville soient réconciliées avec le catholicisme. On leur doit la construction d'un palais impressionnant qui reste le chef-d'œuvre de la ville.

En 1779, le château construit par le prince de Furstenberg disparut dans un incendie. Le dernier représentant de cette "dynastie" de cardinaux-évêques de Strasbourg, Louis-René de Rohan-Guéméné, ceignant la mitre cette même année décide de le remplacer par une nouvelle construction. Il y commet l'architecte Salins de Montfort.

C'est ainsi que naît cette superbe façade, longue de 104 mètres, célèbre par ses huit colonnes. Un parc de 400 hectares s'ouvrait devant elle. Une immense majesté se dégageait de l'ensemble, bien digne de la fière devise des Rohan : "Roi ne puis, Prince ne daigne, Rohan suis"

Au 19^{ème} siècle, la ville s'industrialise. Le canal de la Marne au Rhin la traverse (et ampute malencontreusement le parc du palais des Rohan) avant d'aborder la vallée de la Zorn ; et la voie ferrée Strasbourg--Paris, achevée en 1850, y fait étape. Ni l'un ni l'autre ne peuvent franchir le seuil de la côte de Saverne et devront remonter la vallée de la Zorn et recourir au tunnel. Si la voie ferrée monte doucement à flanc du vallon, le canal ne peut l'imiter qu'au prix d'innombrables écluses, dont une partie sera supprimée par la mise en service dans les années 1960 d'un ascenseur à péniches unique au monde.

A la Révolution, la ville se rendit propriétaire du palais puis en 1852 l'offrit à Napoléon III. Celui-ci lui fit ajouter les deux ailes et en réaménagea l'intérieur. Le fronton donnant place du château date de cette époque ; il est dû à J. Droz. De 1873 à 1945, le château servit de caserne, puis il fut rendu à la ville.

Aujourd'hui, le palais des Rohan est le monument le plus considérable et le plus visité, le fleuron de la ville de Saverne. Il abrite les salles des fêtes, la cité administrative, les archives, une auberge de jeunesse et un musée, créé en 1858 et il fut rénové en 1958. Il renferme des trésors en peintures et en sculptures, des collections d'histoire et de folklore, ainsi que d'innombrables découvertes archéologiques, notamment de l'époque celtique, mais aussi des stèles romaines en forme de maisons, stèles funéraires trouvées dans le Wasserwald.

Tout près d'ici, se trouve l'ancien couvent des moines Augustins d'Obersteigen. Les bâtiments étaient occupés de 1346 à la révolution par des franciscains récollets. Il y a là une église datant de 1303. Ses dalles usées, son chœur et son abside voûtés attestent de son âge. On y remarque deux monuments funéraires de la famille de Lutzelbourg, remontant aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles. La Renaissance dota l'église d'un bas-relief, Notre-Dame des Sept Douleurs, tandis que l'autel, consacré à l'Annonciation date du 18^{ème} siècle. Le buffet de l'orgue est monumental.

Plus près du palais des Rohan, l'église paroissiale dresse sa masse imposante. Sa haute tour carrée lui donne un air de forteresse. La partie inférieure, romane, remonte à la deuxième moitié du 12^{ème} siècle, les derniers étages ont été achevés au 15^{ème} siècle. La nef date des années 1450, et ce fut le fameux Jean Hammer, l'architecte à qui l'on doit la merveille de la chaire de la cathédrale de Strasbourg, qui la voûta en 1501. C'est aussi à lui qu'on doit la chaire de cette église. Le chœur est plus ancien et plus élevé. Sans doute existe-t-il dès 1365 ; il fut voûté alors qu'on terminait la tour.

Curieusement, on ne construisit que le collatéral gauche. C'est vers 1494 que l'évêque Albert de Bavière ordonna cette réalisation, dont le chœur devait servir de sépulture à lui-même et à ses successeurs. La chapelle qu'il contient est dédiée à la Sainte Vierge.

L'autel de cette chapelle est du 15^{ème} siècle, de même qu'un tableau figurant l'Assomption. Sur la partie inférieure, on voit, sculptés, les Apôtres réunis autour du tombeau vide de la Vierge. Ici sont enterrés plusieurs évêques : Albert de Bavière (+ 1506), Erasme de Limbourg (+ 1568), Jean de Manderscheidt-Blankenheim (+ 1592), Armand-Auguste de Rohan (+ 1756), ainsi qu'un archevêque de Reims, Armand-Jules de Rohan(+ 1762).

De nombreuses œuvres d'art ornent cette église : une Pieta en albâtre du début du 15^{ème} siècle, due sans doute au ciseau d'Adolphe Daucher (1460-1523) ; un Saint Sépulcre du 14^e siècle ; quatre tableaux ont passé pour être de Wolgemuth qui eut pour élève, le grand Albert Dürer ; ce sont "le Christ à Gethsémani", "L'arrestation du Christ", "Ecce Homo", "La montée au Calvaire".

Si l'autel est récent, le chœur abrite néanmoins les tombes des évêques Robert le Palatin (mort en 1478) et Guillaume de Honstein (mort en 1541).

Si on l'aborde depuis la Grand-rue, l'église laisse une saisissante impression de force, de grandeur, de noblesse.

Il ne faudrait pas la quitter sans en avoir admiré les vitraux. Sans doute est-ce Pierre Hemmel d'Andlau qui, vers la fin du 15^{ème} siècle, en fut l'auteur ; devant le chœur, enfin, une magnifique grille en fer forgé fut placée vers 1770. Elle est l'œuvre de J.B. Pertois.

Tout près de l'église, le Vieux château lève ses murailles. Restauré, il abrite maintenant la sous-préfecture.

Avant de repartir à l'aventure, prenons encore le temps de flâner dans la Grand Rue. Elle traverse la ville de part en part. Encore une fois se révèle toute l'importance de la route. Elle est bordée de nombreuses maisons pleines de charme et de caractère. Le n° 56 est la maison natale de l'écrivain Paul Acker ; une plaque rappelle l'événement. Le n° 80, qu'on doit à un receveur général de l'évêché, du nom de Katz, date de 1605 ; la maison arbore des poutres et des colombages richement sculptés, ainsi qu'un oriel triangulaire.

Dans les ruelles avoisinantes se cachent d'incalculables trésors ; de vieilles maisons aux colombages sculptés, aux pignons aigus, aux encorbellements audacieux ; ainsi, dans la rue des Eglises, se cache une vieille maison de 1564. Mains seigneurs avaient une résidence à Saverne. C'était recommandé pour approcher l'évêque. La plus remarquable est le n° 24 de la rue des Murs, qui servait de résidence aux barons de Wangen.

Si l'on suit la rue des Eglises, on aboutit au square Latouche, où se trouve le monument aux morts, en bordure de la route nationale. Il s'étire le long du mur d'enceinte médiéval, qui doit son origine à la fortification romaine.

Un peu à l'écart de la ville, la roseraie de Saverne est justement réputée. C'est une admirable collection, quelque 1300 espèces. Un enchantement pour les yeux et le cœur. La fête des roses et le corso fleuri sont largement célèbres.

C'est ici que le canal de la Marne au Rhin rejoint la montagne pour une traversée épique. En voici une écluse, encaissée entre les rues étroites. Naguère encore on avait cru à un renouveau de la navigation sur ce petit canal, grâce à la mise en service du Plan Incliné d'Arzwiller. Mais le gabarit était trop faible et il n'est plus guère utilisé que par quelques péniches et surtout des plaisanciers.

Notre chemin nous entraîne maintenant vers les maisons neuves qui s'étagent sur les pentes du Haut-Barr, et c'est ainsi que nous quittons la ville.

Le regard embrasse un paysage attachant ; la cité qui s'étend à nos pieds, blanche devant le vert pâle des campagnes et le vert sombre des forêts du mont Saint Michel, un des hauts-lieux druidiques de la région que le christianisme médiéval a voulu convertir et sortir du paganisme en y construisant une chapelle et en le plaçant sous le patronage et la protection d'un archange. Mais le vaste bassin creusé dans le rocher nous parlera toujours de ces ancêtres mystérieux et de leur religion de la nature.

Les Vosges s'ouvrent maintenant devant nous. Non plus les collines qui se profilent encore derrière nous dans le lointain et que nous venons de traverser, qui sont simplement le prolongement des collines palatines, mais la vraie montagne vosgienne.

Dans le lointain, dominant la forêt d'une cime voisine, scrutant la vallée de la Zorn, se lève la ruine du Griffon.